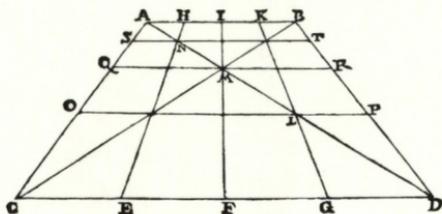


Charles Dullin

*Ce sont les dieux
qu'il nous faut*

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR CHARLES CHARRAS

PRÉFACE
D'ARMAND SALACROU
de l'Académie Goncourt



PRATIQUE DU THÉÂTRE

nrf

Gallimard



© *Éditions Gallimard, 1969.*

Extrait de la publication

PRÉFACE

Pourquoi la Mort semble-t-elle vouloir ridiculiser les mourants avant de les immobiliser ? J'aurai assisté à trois agonies de trois êtres très chers, les deux dernières il y a quelques semaines. La première fut l'agonie de Charles Dullin, sur un lit d'hôpital, où le ventre ouvert pendant une opération inutile, le corps rongé par un cancer, il s'acharnait à respirer l'extrémité d'un tube d'oxygène que les internes lui tendaient, et qu'il essayait d'attraper de ses mains déjà sans forces, pour approcher encore de son nez cette source de vie, — d'une vie qui fut pour nous si belle, et pour lui si dure, d'une vie qu'avec sa ténacité de montagnard il ne voulait pas abandonner.

On parle toujours d'une « perte » lorsqu'un homme considérable nous est enlevé ; mais souvent l'œuvre de cet homme est achevée. Avec Charles Dullin, je l'ai déjà écrit et ce livre nous le montre hélas, la perte était réelle : Charles Dullin n'avait pas achevé son œuvre. Il savait écrire, il avait réfléchi sur son art, avec son esprit, avec son corps, avec des actes au cours de luttes difficiles, et il nous eût certainement laissé, mise en forme, cette théorie du théâtre dont il rêvait et que toute sa vie il essaya d'approcher, de cerner, de définir.

Les pages que Charles Charras a rassemblées ici sont une sorte de journal de bord de la vie de Dullin, écrites au long de sa vie d'acteur, de directeur, écrites presque toujours pendant une crise, quelquefois parce qu'il y avait « trop » de spectateurs dans la salle, très souvent parce que le théâtre était vide. Ces pages, que Dullin avait publiées

au jour le jour, sans doute ne les aurait-il pas rassemblées, il eût écrit le livre dont il nous a laissé le plan. Mais ces pages de réflexion et de combat, puisque nous n'aurons jamais le livre rêvé par Dullin, devaient être publiées, car elles témoignent, elles éclairent, — et elles montrent, vingt ans après sa mort, quel homme rare fut Charles Dullin et elles expliquent la fidélité à son souvenir de tous ceux qui l'ont approché.

On peut dire que, dans le théâtre contemporain, il y a ceux qui ont été les élèves de Charles Dullin, et il y a les autres. Combien de fois j'ai rencontré des hommes et des femmes qui, dans la conversation, donnaient en passant cette référence : « J'ai travaillé avec Dullin », — et après un échange de regards, tout s'éclairait : nous appartenions à la même secte.

D'où venait cette irrésistible séduction, qui dure encore, de Charles Dullin ? Ce n'était pas un « charmeur », c'était le contraire d'un « truqueur », simplement il existait, là, devant vous parmi les autres et, en fait, dans une grande solitude. Et s'approchaient de lui ceux qui étaient dignes de lui. Oh ! il ne fallait pas lui en conter ! « Le cabotinage le plus dangereux se cache souvent sous une apparente simplicité. » Toutes les pages de ce livre témoignent de sa pureté et de la violence de ses « oui » et de ses « non ».

La lassitude quelquefois le guette, — et, au cours de ces pages, vous trouverez des phrases qui aujourd'hui serrent encore le cœur de ses amis : « Il faut un grand amour de son art pour se sacrifier sans cesse à une grande œuvre. » « Notre pauvreté n'était pas assez pittoresque ; elle était sincère, — elle ne pouvait pas les amuser [les snobs]. » « Nous marchons sans garde-fou, à tâtons, souvent dans la nuit et, croyez-le bien, avec un doute parfois bien cruel, bien angoissant, bien déprimant. » « Alors, quand on se débat comme un beau diable et qu'on sent qu'autour de soi tout le monde s'en fiche... » « Que je ne sois pas fait pour suivre les chemins tracés, c'est là certainement mon malheur... »

Mais sa volonté à nouveau le secouait : « Ne croyez pas que je sois le moins du monde pessimiste, je suis au contraire trop souvent victime de mon exaltation et de mes emballements. » Enfin : « Sans amour, sans cette foi rayonnante et profonde, on ne peut nourrir l'espoir de fonder une œuvre durable. »

Car Dullin a toujours vécu avec une vue claire de son œuvre et de son destin, — il voulait accomplir son œuvre, ne pas tricher avec son destin, si dur qu'il fût à supporter. Vous lirez dans ces pages : « Nous sommes sans cesse accrochés à une crête entre deux précipices : faillite commerciale ou faillite de notre idéal. » Et je me souviens d'une lettre dans laquelle il m'écrivait, pendant une des plus dures périodes du théâtre Sarah-Bernhardt : « Pour m'en tirer, on me conseille une reprise de Madame Sans-Gêne, — tu te rends compte?! Plutôt les huissiers! »

Son rêve? Créer une troupe. Mais une troupe comprenant des auteurs, des acteurs et l'on peut ajouter sans forcer sa pensée : un public. Tout au long de ces pages vous le verrez revenir sur ce thème : « L'Atelier, ses pièces, ses décors, son public forment un tout. » Et il ajoutait, s'adressant au public : « Et vous avez vos devoirs comme j'ai les miens. » Ailleurs : « Pour sauver le théâtre, il faut être au moins trois : l'auteur, l'acteur et le public. » Je crois qu'en écrivant « au moins », Dullin pensait à l'État qui ne l'a jamais aidé.

En passant je voudrais souligner, car le sujet est d'actualité, que si Dullin respectait la personnalité de ses élèves et de ses acteurs, il répète, et vous le verrez, sans cesse : « Le maître du théâtre, c'est l'auteur. » Il précise : « Le metteur en scène est amené à faire des suggestions qui établissent une collaboration réelle et qui élargissent singulièrement son rôle. De là à donner peu à peu à ce rôle une place prépondérante, il n'y a qu'un pas. C'est le pas qu'il ne faut pas franchir. »

Il aimait d'amour physique son théâtre : « Je reste parfois très longtemps devant ma scène vide et je m'y sens beaucoup moins seul que dans la rue. » Mais ce théâtre vide il le voulait aussi plein d'une troupe dévouée et désintéressée : « Une troupe doit arriver à vivre d'une vie commune. » Et quand il égratignera les acteurs qui lâchent la pauvreté du théâtre pour les richesses du cinéma muet « en posant des cartes postales », il ne faut pas oublier que Dullin a eu la possibilité d'être une vedette internationale. Au temps du muet, Hollywood lui offrit un contrat et un tas d'or d'autant plus tentant qu'alors Charles ne pouvait pas payer ses dettes ni même les dettes de ses acteurs dans le petit restaurant, si charitable, de la rue d'Orsel. En ce temps-là,

il y avait place Dancourt — aujourd'hui place Charles-Dullin — une vespasienne. Pendant les répétitions, parce qu'un acteur était en retard, ou n'avait pas travaillé, ou parce que le décor n'était pas prêt, — ou bien pas conforme aux plans et aux mesures, Dullin, parfois, se laissait emporter par la colère. Il sautait en l'air, il s'arrachait les cheveux, il pleurait, il se prenait en pitié, on le sentait couler dans un vrai désespoir. Subitement, il lâchait la répétition, comme un enfant malheureux abandonne sa famille, en grommelant des injures : « Merde! Merde! Ce n'est plus possible! J'en ai assez! Je pars pour Hollywood! » Et il sortait du théâtre. Il allait jusqu'à la pissotière, puis revenait : « Allez, mes enfants, — on reprend! » Charles Dullin n'alla jamais plus loin chercher la fortune que lui offrait le Nouveau Monde. Son théâtre, c'était aussi sa niche.

Il ne faut pas oublier que si pour nous l'« Atelier » c'est le nom d'un théâtre, ce fut, avant de devenir un nom propre, un nom commun, et Dullin s'en servit, lors du baptême, en lui donnant son vrai sens : un atelier, un lieu de travail : « L'Atelier n'est pas une entreprise théâtrale, mais un laboratoire d'essais dramatiques. »

De même, lorsqu'il créera une revue-programme pour essayer de lier le public à son œuvre, il la baptisera : Correspondance, — avec l'espoir de la voir devenir une boîte aux lettres, un échange de confidences, d'idées et d'espoirs communs entre ses auteurs, ses acteurs, et son public; car toute sa vie il rêva d'une communion entre la scène et la salle.

Lorsqu'il connut le triomphe de Volpone, qui le sauva pour quelques années de la misère, après le premier étonnement, il se posa tout de suite un nouveau problème : le problème du succès. Il n'aima pas ce public qui venait pour une pièce et non pour l'Atelier, — il détesta ce succès qui l'empêchait par sa vigueur même de poursuivre un de ses buts : l'alternance des spectacles. Et, un soir de lassitude, il avoue : « J'ai cru qu'on pouvait fabriquer un public comme le public athénien ou le public de Londres sous Elizabeth », et il regrette ses salles presque désertes : « J'ai senti la force de l'Atelier avec vingt personnes dans cette salle parce que ces vingt personnes étaient venues pour nous et vivaient pendant une soirée avec nous. »

Nous trouvons aussi dans ces pages des précisions sur l'esthétique

de Dullin. Il avait à la fois le goût des textes et le goût du spectacle, mais pas d'un spectacle attrape-nigaud ou attire-snob : « Que le metteur en scène omette de se livrer à des fantaisies gratuites, capables de faire la partie trop belle à son talent, mais en revanche susceptibles de nuire à l'œuvre qu'il doit avant tout servir. Le théâtre n'est pas l'art de Robert Houdin. » Au théâtre Pigalle (aujourd'hui un garage) qui nous exhibait sa machinerie, Dullin répondait : « Le plus beau théâtre du monde, c'est un chef-d'œuvre sur quatre tréteaux : ce n'est pas la machine à descendre les Dieux sur la scène qu'il nous faut, ce sont les Dieux qu'il nous faut ! » Et il précisait : « Les progrès mécaniques ne peuvent rien apporter pour l'instant au théâtre. Ils ne partent pas d'une intelligence véritable de notre art. La lumière est le seul élément dont le progrès peut aider le théâtre sans l'appauvrir. Et comme il l'aimait, cette lumière sur son plateau. Combien de nuits j'aurai passées, près de lui, à le regarder jouer avec la lumière. Quand, les veilles de générales, Dullin cherchait des éclairages, tout à coup il criait à Maurice, l'électricien : « Passe tout au rouge ! Passe tout au bleu ! » Et d'autres couleurs suivaient, transformant sur le coup et entièrement le décor. Et dans un texte de Correspondance, Dullin précise : « Ce ne sont pas des inventions comme la machine à faire des nuages et quelques trucs de ce genre qui constituent un apport sérieux. Le rôle de la lumière est plus subtil : c'est le seul moyen extérieur qui puisse agir sur l'imagination du spectateur sans distraire son attention ; la lumière a une sorte de pouvoir semblable à celui de la musique ; elle frappe d'autres sens, mais elle agit comme elle ; la lumière est un élément vivant, l'un des fluides de l'imagination, le décor est une chose morte. »

Et dans une phrase imprévue, on découvre un étrange regret : parlant des débuts du cinéma parlant, Dullin écrit : « La supériorité du cinéma, c'est qu'il se trouve à l'heure actuelle dans cette période admirable des recherches : tout est permis. »

Enfin, vous trouverez dans ce livre le grand rapport de Dullin et de son neveu Jacques Teillon sur la décentralisation théâtrale en France. Je vous laisse en découvrir les vues prophétiques sur l'organisation future du théâtre, sur l'origine des Centres, et sur cette idée que je continue à juger excellente des grandes tournées partant de Paris.

Dullin n'aimait pas les phrases, n'aimait pas les gestes, il détestait ce qu'on pourrait appeler la camaraderie des coulisses. Dullin était pudique. Quand un être nouveau se présentait devant lui, il l'écoutait, il le regardait et, presque malgré lui, il le jugeait. Devenu votre ami, sa pudeur contenait des manifestations extérieures qu'il eût jugées indignes. Mais sa profonde humanité rayonnait comme un beau soleil de printemps. Et, sans le chercher, il vous « attachait ». J'ai vu, à l'hôpital Saint-Antoine, des infirmières qui ne le connaissaient pas, qui ne l'avaient jamais vu jouer, pleurer sa mort. J'ai entendu, un après-midi que j'étais près de lui, rue de la Tour-d'Auvergne, un huissier entrer en s'excusant : « Pardonnez-moi, monsieur Dullin, c'est encore moi... »

Je voudrais, ici, citer quelques phrases d'une lettre qu'il m'écrivait alors que je venais de lui dire un de mes troubles, je ne sais plus lequel, pendant que j'écrivais L'Archipel Lenoir. Dullin, alors, n'avait plus de théâtre. Pas un directeur ne voulait l'engager comme acteur. Peut-être, cet extrait de lettre montrera-t-il à ceux qui ne l'ont pas connu sa délicatesse et la tendresse avec laquelle il s'intéressait à ses amis.

« ...durable et véritable admiration, c'est précisément à cause de ces " mistoufles " que te réserve le sort et qui font que tu ne t'installes pas une fois pour toutes dans une gloire confortable... tout en te plaignant, car les heures de doutes sont quelquefois bien pénibles. Je crois que ce n'est pas l'âge, mais bien l'époque comme tu dis, qui brise tous les élans. On ne vieillit même pas normalement, l'expérience n'a plus de valeur dans ce gâchis général. Tout se passe en théories éphémères... des mots... encore des mots... et, comme tu le dis si bien, des mots truqués. Le théâtre n'est pas réconfortant. Quand je me ronge en pensant que je n'ai plus dans les mains un outil de travail, je me dis aussi : Qu'est-ce que j'en ferais ? Je ne tarderais pas à être obligé de jouer des choses qui ne m'intéressent pas parce qu'il faut faire vivre les autres et vivre soi-même. Seulement, je crois tout de même que nous avons tort de nous laisser influencer par cette atmosphère de fin de règne. Il me semble que ce qui passe le plus vite c'est précisément ce qui s'accroche aux problèmes d'actualité. Dès qu'il abandonne la poésie, l'imagination, le théâtre devient ennuyeux et

précisément stérile... accablant comme les pièces de Brieux, les romans de Lavedan ou de Bourget. Nous sommes impressionnés par des réussites qui ne valent pas mieux que celles des tas d'auteurs dont on ne mesure plus l'importance parce que nous les jugeons; cependant à leur époque ils triomphaient.

« ...tout ce que je te dis là, d'ailleurs, tu le sais mieux que moi. Bois ton calice, va, c'est un mauvais moment à passer. Tu t'en tireras à ton avantage, j'en suis sûr.

« Vendredi dernier, je suis allé enterrer ce pauvre Pons qui a été emporté assez rapidement par une attaque suivie d'une congestion, elle-même suivie d'une contre-attaque. Quand elle veut avoir son homme, la Mort a toujours le dernier mot. Le seul qui, même à l'heure actuelle, ne soit pas truqué. — ...et encore... Sait-on jamais? »

Et Charles ajoutait en P.-S. :

« Tu vois jusqu'où peut aller mon vice et mon indifférence pour ce qui est actuel au sens courant du mot : je travaille à un dispositif pour monter Shakespeare en essayant de mettre à profit mon expérience. Je passe de la méditation à l'établi. Quel dommage que je n'aie pas volé les trésors de l'Aga Khan! Je serai un gangster impérial, sans remords, libre. Quel beau rôle! Je pourrais vivre pour de bon! »

Et pour terminer cette introduction à ces pages admirables où un homme véritable, pur et tendre nous donne un exemple si rare, je voudrais citer la dernière phrase de son testament :

« Je ne laisse à mes amis que des charges et des ennuis. Je leur demande pardon de leur être à charge encore après ma mort. »

9 mars 1969.

Armand Salacrou,
de l'Académie Goncourt.

INTRODUCTION

Charles Dullin avait l'intention d'écrire une histoire de l'Atelier. Il avait même commencé à classer des fragments selon des têtes de chapitres :

- I. *Fondation de l'Atelier.*
Pourquoi j'ai fondé l'Atelier.
- II. *Idées et principes du point de vue scénique.*
Ce qui me séparait de Copeau.
Ce qui me sépare d'Antoine.
- III. *Antagonismes entre la réalisation de mes idées et les nécessités de l'exploitation théâtrale.*
- IV. *Le public.*
Collaboration avec le public.
Réunions provoquées pour réaliser cette idée.
Ce qu'il en est sorti.
- V. *Les auteurs.*
Rapports avec les auteurs.
Désillusions avec certains.
Exemples rigolos de collaboration.
- VI. *Le comédien.*
Ce qu'il est.
Ce qu'il devrait être.
- VII. *Le répertoire.*
- VIII. *L'ensemble de cet historique doit expliquer mieux que tout argument la crise actuelle du théâtre.*
- IX. *Et cependant il faut sauver le théâtre.*

Charles Dullin disparu trop tôt, hélas, n'a pas pu réaliser ce projet. Fallait-il essayer de le faire après coup et de l'extérieur selon ces lignes directrices ?

J'ai été pendant les trois dernières années de sa vie son secrétaire et j'ai vu naître pas mal des textes que vous allez lire. Il n'aurait pas aimé, je crois, qu'un autre fasse à sa place le travail complexe de choix qui supposait une part créatrice parallèle que lui seul aurait pu assurer. Comme il avait le goût de la vérité et l'horreur des commentaires inutiles, j'ai pensé que le mieux serait d'essayer de dater le plus justement possible tout ce qu'il a écrit et de suivre l'ordre chronologique.

Je crois avoir retrouvé sinon les dates et circonstances absolument précises de ces textes, du moins leur « moment ».

A part des passages comme le manifeste de l'Atelier dont j'ai supprimé la répétition, j'ai préféré laisser par endroits les retours de thèmes dont la reprise reste en situation et leur conserve leur caractère obsédant.

Bien sûr, l'histoire de l'Atelier que Charles Dullin aurait écrite après l'avoir plus construite se serait révélée plus harmonieuse. Mais n'a-t-elle pas telle qu'elle est, en fin de compte, plus de vérité ? Et puis aussi ne lui ressemble-t-elle pas plus dans son anarchie apparente, à lui qui ne s'offrait parfois des théories si merveilleuses que pour ne jamais les appliquer, sans doute de peur d'en ternir la beauté factice.

Et n'est-il pas plus significatif que n'importe quelle conclusion bien léchée que son dernier texte soit destiné au programme de la prochaine pièce qu'il devait mettre en scène ?

Pour des motifs à la fois très explicables et très inexplicables ce livre ne paraît que maintenant. Qui sait si le temps n'avait pas ses raisons mystérieuses ? Peut-être aujourd'hui, en voyant ce que ces textes avaient de prophétique, ceux qui les liront pourront-ils y puiser avec confiance comme à la source de la jeunesse l'eau profonde maintenant un peu trop enfouie des valeurs éternelles.

Charles Charras.



Charles Dullin dans *L'Avare* de Molière.
Photo X.

Charles Dullin au cours d'une répétition à
Néronville du *Divorce* de Regnard, 1921.
Photo X.





18 juillet

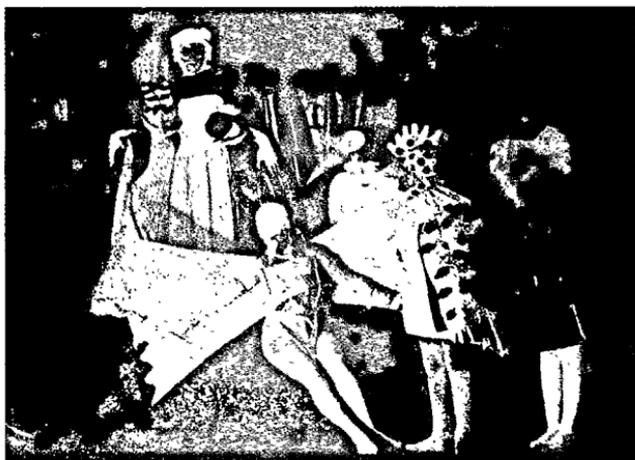
Cher Monsieur

Votre lettre m'a fait grand plaisir. J'étais très déçu par les difficultés de ces illustrations. Elles ont avec la crise ou ce qu'on appelle la crise, alors que tout ou se débat comme une diable et qu'on sent qu'on tourne à soi. C'est le monde qui finit et qui se réincarnent.

Or, la première condition c'est une grande vérité vis à vis de soi-même et une relation en rapport avec le réel et le monde qui que nous pourrions exister autour de nous. Je comprendrais mieux de qq. auteurs pourrions les transporter mais non. Je ne trouve pas des auteurs qui aient vraiment du talent. Ils sont rares, ils l'ont toujours et ils ont fait il qu'ils ont de nous lire pour insister aux auteurs qui nous ont fait de qu'ils ont fait un peu de travail et qu'il y a à l'attribution deux promesses importantes : les héros et le l'homme. L'homme n'a jamais été ce qu'il pourrait être pour ce que c'est pas le temps et y compris et ce qu'il faudrait et que c'est une belle image pour le quelle je trouve que il est un des meilleurs moments.

3 Charles Dullin dans *Le Miracle des loups*, film. 1923-1924. Photo Jean François.

4 Extrait d'une lettre manuscrite de Charles Dullin.



Voulez-vous jouer avec moi de Marcel Achard, 1923. Photo X.

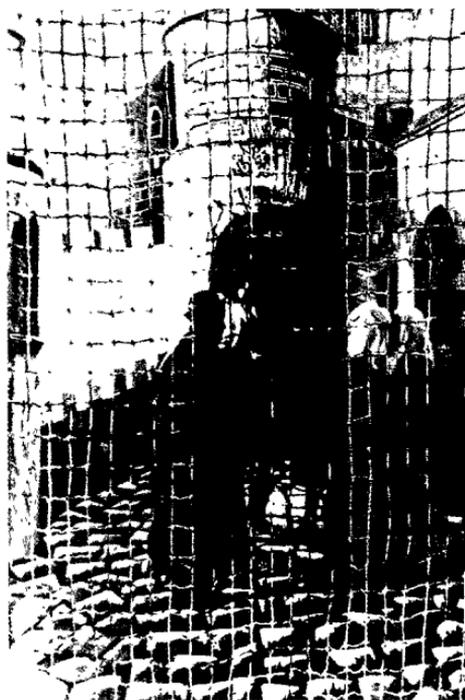
Les Oiseaux d'Aristophane, traduction de Mario Meunier, adaptation de Bernard Zimmer, 1927. Photo Achay.

Patchouli ou les désordres de l'amour d'Armand Salacrou, 1930. Photo Achay.



8 *Volpone* de Jules Romains en collaboration avec Stefan Zweig, d'après Ben Jonson, 1929. Photo Achay.

9 *Richard III* de Shakespeare, adaptation d'André Obey, 1933. Photo X.



Charles Dullin

*Ce sont les dieux
qu'il nous faut*

Charles Dullin voulait écrire une histoire de l'Atelier. Il avait commencé en traçant les têtes de chapitres et en y joignant quelques notes. La mort l'a empêché de réaliser ce projet qui lui tenait très à cœur. Charles Charras, qui a été son secrétaire pendant les dernières années de sa vie, a rassemblé les textes que Dullin avait été amené à écrire au long de sa carrière.

Ces textes rédigés, non pas dans une perspective de théoricien mais pour soutenir une lutte ardente, constituent en fin de compte une histoire de son théâtre plus vivante et plus pathétique que ne l'eût été une relation plus logique et plus compartimentée. Il s'en dégage une présence farouche, parfois fanatique mais d'une pureté, d'une allégresse et surtout d'une humilité que seul peut avoir comme animateur celui qui est en même temps un très grand acteur.

nrf



9 782070 269570



69-V-A-26957 ISBN 978-2-07-026957-0